

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol III

Montréal, (Bas-Canada) 28 Septembre 1861

No. 38.

SOMMAIRE.—Poème couronné par l'Académie Française : Le percement de l'Isthme de Suez, par M. de Bornier.—Chronique.—Essai sur l'Excellence des Mathématiques, par M. D. Girouard.—Trois Démonstrations valent un incendie.—Retraites pastorales.—Nécrologie.—Bibliographie.

POÉSIE.

Le percement de l'Isthme de Suez.

POÈME QUI A REMPORTÉ LE PRIX PROPOSÉ PAR
L'ACADEMIE FRANÇAISE.

(Lu dans la séance publique annuelle du 29 août 1861.)

Nous nous empressons de publier cette pièce de vers qui n'a pas encore un mois de date. Sa nouveauté, son mérite, son objet, l'esprit chrétien qui y domine, et qui au rapport des journaux, a attiré à l'auteur les applaudissements de l'auditoire le plus distingué de Paris; tout nous fait un devoir de n'en pas priver nos lecteurs et d'en enrichir notre *Revue*.

Pour l'intelligence de cette pièce, il est nécessaire de savoir que, dès les temps anciens, dans la vue de faciliter le commerce de l'Égypte et aussi de fertiliser une partie sablonneuse, stérile et déserte de son sol, un large canal avait déjà mis en communication le Nil avec la Mer-Rouge. Il existe encore aujourd'hui des traces et des parties entières de ce grand ouvrage. Les ingénieurs français de l'armée d'Égypte, sous Napoléon Ier, dit Malte-Brun, en ont reconnu les restes avec une précision qui ne laisse rien à désirer. Au huitième siècle de notre ère, un Khalife puissant fit boucher l'entrée de ce canal dans la crainte qu'il ne livrât passage aux flottes ennemies, jusqu'au cœur de son empire. Abandonné des eaux, bientôt le canal fut envahi par les amas de sable que les vents soulèvent fréquemment dans ces pays; cependant, ajoute Malte-Brun, plusieurs portions en sont encore si bien conservées qu'il suffirait, pour les utiliser, de les nettoyer. C'est à ces différents faits que le poète fait allusion dans ses vers.

Suez fut, sous le nom d'*Arsioné*, puis sous celui de *Cléopatriade*, l'une des villes les plus florissantes de l'Égypte durant le règne des Ptolémées. C'était à son port qu'aboutissait le célèbre canal commencé par Nécos ou Néchos et terminé par Ptolémée-Philadelphie, auquel on donnait 75,000 toises de longueur, environ 23 de largeur et 8 de profondeur. Le golfe de Suez n'a devant cette ville qu'une demi-lieue de large pendant les hautes marées, et qu'un peu plus de 400 toises à la marée basse. La ville de Suez n'a aujourd'hui que 1,000 habi-

tants. Une seule source d'eau saumâtre fournit à leurs besoins; mais de l'autre côté du golfe, sur le territoire arabe se trouvent à 3 lieues de là les puits de Moïse, c'est-à-dire 5 petites sources qui s'échappent en bouillonnant du sommet de petits monticules de sable, et qui fournissent une eau douce, quoique un peu saumâtre, que les Arabes vendent fort cher à Suez.

I.—LE KHALIFE DU HUITIÈME SIÈCLE

Le Khalife Al-Mansour marche, inclinant la tête,
Dans son palais d'Égypte; il va, revient, s'arrête;
Par moments, un éclair dans ses yeux durs et froids
S'allume... Mais d'où vient qu'il pâlit quelquefois?
Il est jeune, sa main porte le double glaive:
Il est Emir, Imam! il peut tout ce qu'il rêve;
Où sont-ils ses rivaux, leurs soldats et leurs tours?
Demandez à la mer, aux sables, aux vautours!

Il renverse, il relève, il brise, crée, il fonde,
Il pèse tout entier sur chaque point du monde!
Bornant sa joie à voir les peuples endormis,
Il triomphe en lui-même, il règne sans amis,
Et son impitoyable et longue ingratitude
Autour de sa grandeur a fait la solitude!
Ce silence lui plaît, rien dont il soit troublé...
Regardez, cependant: le despote a tremblé!

Il tremble: il n'est plus sûr de l'effroi qu'il inspire;
Il cherche un homme, un bras, pour sauver son empire;
Mais il fit mettre à mort son plus cher lieutenant,
Qui donc affrontera sa faveur maintenant?
Il tremble; le réveil des nations commence,
Et Thaleb, un rebelle, arme une flotte immense.

Le canal, que la main des rois égyptiens
Creusa jusqu'à Colzum (1) depuis les temps anciens,
Par la mer Erythrée (2) unissant les deux mondes,
Conduit dans le désert le Nil aux eaux fécondes;
Deux vaisseaux, sans remplir son lit large et profond,
A la rame, à la voile, y vogueraient de front;
Toute une flotte enfin peut, en un jour néfaste,
Partant de Patumos (3) aborder à Bubaste. (4)

Le Khalife le sait, et, plus près du péril,
Croit toujours voir Thaleb remonter jusqu'au Nil!

(1) Colzum ou Colsoûn, autrefois Olyma, était le port de Suez, le point de départ des bâtiments.

(2) La Mer-Rouge.

(3) Patumos ou nouvelle Heroopolis dont parle Ptolémée, près de l'embouchure du canal dans la Mer-Rouge.

(4) Bubaste aujourd'hui Belbeis, près du point de jonction du canal avec l'un des bras du Nil, qui de là se dirige vers Péluse. Sa population est de 5000 âmes.

Que faire ? Les terreurs l'assiègent sans relâche !
Ce fourbe, ce cruel, ce superbe est un lâche !
—“ Oh ! soyez maudits tous, crie alors le tyran.
Soyez maudits, Nécros, Ptolémée et Trajan, (5)
Dont l'art funeste, aux flots ménageant ce passage,
Dérangea dans ses plans la nature plus sage !
Vous ne saviez donc point, par l'orgueil égarés,
Que l'on domine mieux les peuples séparés ;
Que les sables, les monts, naturelles frontières,
Nous servent de remparts, leur servant de barrières ;
Et que vous désarmiez les princes à venir,
Rois paternels, rois fous qu'on s'obstine à bénir !”

Il dit, mais l'impuissance est au fond de sa rage ;
Et tous ses conseillers, faible et vil entourage,
N'ont pas même un avis utile ou hasardeux,
Quand un vieillard, un Juif, s'avance au milieu d'eux :
—“ Maître, si le récit qu'on m'a fait est fidèle,
Tu crains que le canal ne profite au rebelle ?”
—“ Il est vrai : je ne puis, sans un retard fatal,
M'en emparer.”

—“ Fais mieux : supprime le canal :
Je sais comment le Nil, arrêté dans sa course,
De ce canal maudit est devenu la source ;
Du travail des anciens j'ai surpris le secret,
J'ai retrouvé leurs plans ; ordonne ! Je suis prêt,
Et, pour aider le fleuve à servir ta querelle,
Je lui rendrai bientôt sa pente naturelle.”
—“ Eh bien ! j'y consens, Juif. N'épargne rien d'ailleurs ;
Choisis les ouvriers toi-même, et les meilleurs ;
De ma dette c'est toi qui fixeras la somme.”
—“ Maître, pour te servir, tout est possible à l'homme.”

Il partit. Du succès le Khalife doutait ;
Sa promesse, pourtant, le Juif l'exécutait . . .
L'eau du canal décrut le long des quais superbes,
Le courant vers la mer coucha les hautes herbes,
Puis la vase parut, et bientôt l'on put voir
Ce qui reste d'un fleuve : un lit fétide et noir !

Le sable, désormais, reprenant son domaine,
Va lentement couvrir cette grande œuvre humaine.
Le Juif revient joyeux, se croyant en faveur ;
Al-Mansour, cependant, satisfait, mais rêveur,
Se dit : “ Par Mahomet ! ce Juif est bien habile !
“ Mais l'âme d'un tel homme est vénales et mobile,
“ Mes ennemis pourraient l'acheter à leur tour.”
C'est pourquoi, sans trahir sa promesse, Al-Mansour,
Lorsque vint le savant présenter sa requête,
Après l'avoir payé, lui fit trancher la tête.

II.—LE VICE-ROI D'ÉGYPTE.

Le désert ! . . . l'horizon d'une morne rougeur,
Prison sans murs qui marche avec le voyageur !
Point d'arbres, un sol noir, quelque vautour qui plane,
L'hyène qui, de loin, guette la caravane,
Et parfois le simoun, horrible et furieux,
Soulevant l'Océan des sables jusqu'aux cieux !
Ici rien n'aime l'homme et rien ne le redoute,
Rien ne distrait les yeux, rien ne charme la route.
Cependant, en ce lieu fatal et désolé
L'homme régnait jadis . . . Il s'en est exilé !
Mais on retrouve encor, sous la ronce et le sable,
D'un travail merveilleux la trace ineffaçable,
Et dans le lit du fleuve abandonné, souvent
Le père Lybien vient s'abriter du vent.

(5) Les Romains firent à leur tour tracer à l'Est du Nil un canal d'irrigation appelé *Trajanus Annis*.

Ces deux hommes qui vont dans cette solitude,
Quels sont-ils ?—L'un est jeune et de noble attitude,
Sérieux, attentif comme son compagnon ;
Il gouverne l'Égypte, et Saïd est son nom.
L'autre, sur qui les ans ont pesé davantage,
A la douce énergie et le calme d'un sage ;
On sent qu'il est de ceux qui ne reculent pas,
Et qui marchent au but sans dévier d'un pas ;
De Lesseps ! nom qu'attend, au bout de la carrière,
La gloire impartiale ainsi que la lumière !

Le Prince était pensif, et le Français lui dit :
“ Les héros, les vainqueurs que la foule applaudit
“ Sont bientôt oubliés s'ils restent inutiles ;
“ Les règnes vraiment beaux sont les règnes fertiles,
“ Et ce siècle, surtout, pense que les meilleurs
“ Et les plus grands des rois sont les rois travailleurs !
“ Prince, à vous vient s'offrir la plus noble entreprise
“ Que le destin réserve aux rois qu'il favorise :
“ Vous pouvez relever, agrandir de vos mains
“ L'œuvre des Pharaons, et l'œuvre des Romains,
“ Fertiliser ces lieux que le sable dévore,
“ Et d'un désert brûlant faire un autre Bosphore !
“ Par de nouveaux chemins, facilement ouverts,
“ Vous pouvez, rapprochant tant de peuples divers
“ Qu'au soleil du progrès la distance dérobe,
“ Raccourcir de moitié la ceinture du globe !
“ Les vaisseaux qui cherchaient sur l'immense Océan
“ Ou la jeune Australie ou le vieil Hindoustan ;
“ Achevant, grâce à vous, de moins rudes conquêtes,
“ N'ont plus se briser sur le cap des Trépèirs ;
“ Comme de grands oiseaux près du bord plus nombreux,
“ Ils voleront en foule à l'Isthme ouvert pour eux,
“ Et le vent du désert, roi dont le règne expire,
“ Les poussera lui-même à travers son empire !
“ Ce rêve, qui par vous doit avoir son effet,
“ Leibnitz, Louis-Le-Grand, Napoléon l'ont fait ;
“ A vous de l'accomplir, Attense ! L'heure est bonne,
“ La science, aujourd'hui, n'a plus rien qui l'étonne ;
“ Elle a le feu, les vents et les flots pour sujets !”
Le Prince, à ce discours, répondit : “ J'y songeais !”

III.—AUJOURD'HUI ET DEMAIN.

Au travail ! au travail !—Et qu'avant six années
Se rencontrent ici les deux mers étonnées !
—D'où viens-tu ? dit un flot heurtant un flot nouveau,
—Moi, je viens de Suez.—Moi, je viens de Peluse.
Et, sans qu'il soit besoin de levée ou d'écluse,
Ils fraterniseront sous le même niveau !

Au travail !—Apportez les sondes et les dragues ;
Ici, que le chenal se creuse sous les vagues ; (8)
Qu'une double jetée en protège le cours,
Et que le léger brick et le steamer immense,
Quand les vents rugiront sur les flots en démenée,
De ces deux bras amis trouvent l'heureux secours !

Au travail ! au travail !—Que le golfe Arabique
Roule ses flots soumis dans le désert Lybique ;
Que le lac desséché se remplisse soudain,
Que les berges, les quais, sur les sables s'allongent,
Que les hauts murs des docks dans l'eau profonde plongent,
Que l'Isthme aride et nu redevienne un jardin !

Au travail !—Ouvriers que notre France envoie,
Tracez, pour l'univers, cette nouvelle voie !
Vos pères, les héros, sont venus jusqu'ici ;

(8) Tout le monde sait que le niveau du sol de l'Isthme est inférieur à celui de la Mer-Rouge de 2 à 33 pieds.

Soyez fermes comme eux, et comme eux intrépides,
Comme eux vous combattez aux pieds des Pyramides,
Et les quatre mille ans vous contemplant aussi !

Oui, c'est pour l'univers ! pour l'Asie et l'Europe,
Pour ces climats lointains que la nuit enveloppe,
Pour le Chinois perfide et l'Indien demi-nu ;
Pour les peuples heureux, libres, humains et braves,
Pour les peuples méchants, pour les peuples esclaves,
Pour ceux à qui le Christ est encore inconnu !

De combien s'accroîtront les richesses du monde ?
—A ce froid intérêt, qu'un froid calcul réponde !
Vers un plus noble but, sages, tournez les yeux :
Consacrons nos efforts, en chrétiens que nous sommes,
Pour le rendre meilleurs, à rapprocher les hommes :
Les enrichir, c'est bien ; les éclairer, c'est mieux !

D'un essor plus rapide animant le commerce,
Les vaisseaux du Japon, de l'Inde, de la Perse,
Dans nos ports agrandis mêlent leurs agrès. . . .
Mais tu pourras surtout, ô généreuse France,
Des peuples torturés hâter la délivrance,
Et le crime dira : Non ! la France est trop près !

Si le vieux fanatisme et les haines tenaces
Troublaient encore Djedda de cris et de menaces,
France, tes étendards y seraient avant tous !
Ton glaive briserait le lâche cimetière
De ces vils assassins, honte de cette terre
Où notre Dieu mourut et qui n'est pas à nous !

Pékin et Saïgon, empires du parjure,
L'immensité des mers aujourd'hui vous rassure ;
Mais un plus court chemin s'ouvre pour nos héros,
Et si vos cruautés cherchaient d'autres victimes,
Sans pitié, cette fois, nos fureurs égitimes
Renverseraient vos murs dans le sang des bourreaux !

Mais non ! nos armes sont plus saintes que les vôtres ;
Nous vous enverrons moins de soldats que d'apôtres :
Suez verra passer, tendant vers vous leurs bras,
Les humbles messagers de la bonne nouvelle,
Par qui la vérité doucement se révèle,
Ceux qui bravent la mort et ne la donnent pas !

Ils prendront, bénissant le rapide navire,
Le chemin le moins long pour aller au martyre !
Ils marcheront joyeux et d'un pas triomphant,
Aux bûchers, aux gibets, aux échafauds funèbres,
Pour arracher plus vite à l'esprit des ténèbres
L'âme d'un empereur, ou l'âme d'un enfant !

Allez donc racheter du démon, ces barbares ;
Martyrs ! que sous les fojets, les canques et les barres,
Vos corps soient déchirés et volent en lambeaux. . . .
Bientôt, sauvés par vous de leur chute première,
Ces peuples grandiront, libres dans la lumière,
Sous l'arbre du salut dressé sur vos tombeaux !

IV.

Courage donc ! Et gloire à l'œuvre commencée !
La paix, comme la guerre, aura ses bataillons ;
Béni soit le travail où germe une pensée !
Béni l'outil qui creuse au bon grain des sillons !

O peuples, liguez-vous pour cette œuvre féconde !
Angleterre inquiète, applaudis à ton tour !
Et portons à l'envi jusqu'aux confins du monde
La justice, la paix, la liberté, l'amour !

Hélas ! gardons aussi tous ces biens pour nous-mêmes !
La moisson de vertus n'est pas faite chez nous,
L'Europe assiste ou marche à des crises suprêmes !
Seigneur ! Seigneur ! dit-elle, où me conduisez-vous ?

C'est au progrès que Dieu nous mène,
Mais par de bien rudes chemins !
L'orgueilleuse industrie humaine
S'épuise à mieux armer nos mains ;
Et le savant dont le génie
Devrait, dans sa marche bénie,
Se répandre comme un parfum,
Servant nos instincts sanguinaires,
Offre à l'homme un choix de tonnerres,
Quand Dieu, pour Dieu, n'en a fait qu'un !

Les grands vaisseaux, au sein des ombres,
Jetant de sinistres rougissements,
S'avancent vers les villes sombres
Comme des volcans voyageurs ;
Sous les bombes, horrible averse,
Le mur de granit se renverse,
La casemate va ployer. . . .
Europe ! Europe sois moins fière !
Porte aux barbares la lumière,
Mais sois-en l'immortel foyer !

Ouvrons ces mers, perçons cet Isthme,
Bardons ce désert de païens ;
Les peuples que le fanatisme
Tient sous le joug, délivrons-les ! . . .
Mais délivrons d'abord nos âmes !
S'il est là-bas des dieux infâmes
Dont on adore les autels,
Nous avons aussi nos idoles :
Les dieux moqueurs, les dieux frivoles,
Les dieux impurs, les dieux cruels ;

Renversons-les ! N'ayons de temples
Que pour le maître juste et doux,
Et portons surtout nos exemples
Aux peuples rapprochés par nous !
Sur chaque monde où l'on aborde,
Chantons l'hymne de la concorde,
De la justice, de la foi.
Et sur ces chemins magnifiques,
Faits pour tes luttes pacifiques,
Mortel, que Dieu passe avant toi !

HENRI DE BERNIER.

CHRONIQUE.

SOMMAIRE.—La distribution des prix de vertu à l'Académie Française.—Les Napolitains et les Piémontais.

Parmi les solennités qui ont le privilège, à Paris, d'attirer la foule et de commander puissamment l'attention publique, une des plus belles assurément et des plus émouvantes, une des plus nobles et des plus pures, est celle qui a lieu chaque année à l'Institut, à l'Académie française, et qui a pour objet de proclamer les noms de ceux qui ont été jugés les plus illustres pour quelque action d'éclat, ou pour quelque œuvre scientifique ou littéraire.

Cette institution de prix, de vertus ou d'œuvres littéraires, remonte, comme on sait, au baron de Montyon

qui mourut en 1520, et qui après avoir rempli de hautes fonctions dans l'administration et la magistrature, employa sa fortune à fonder des prix de mérite qui doivent être annuellement décernés par les membres de l'Académie française.

Lorsque ce jour solennel arrive, la salle de l'Institut se trouve trop petite pour contenir la multitude des assistants : suivant une formule souvent répétée, mais qui a particulièrement son application ici, ce que Paris compte en ce moment d'illustrations nationales ou étrangères s'empresse de venir jouir de ce spectacle.

D'ailleurs, il offre plus d'un genre d'attrait et d'intérêt ; c'est une occasion favorable pour voir réunis les Membres distingués de l'Institut, les auteurs les plus célèbres, les savants les plus renommés, dont la réputation est faite, non seulement en France, mais encore dans le monde entier.

On a aussi l'avantage d'entendre un discours de l'un des illustres de l'Académie, sur un sujet actuel qui intéresse et émeut tout le monde, c'est-à-dire la proclamation des prix de vertu, précédée de l'exposé des œuvres et des actions d'éclat qui les ont mérité.

Le secrétaire perpétuel de l'Académie, M. Villemain, lit un compte-rendu des œuvres littéraires qui ont attiré l'attention de l'Académie, et ce compte-rendu est ordinairement un chef-d'œuvre de style, de goût, d'appréciation, qui sait parfaitement relever les motifs des juges, faire paraître les travaux couronnés sous leur meilleur jour, et en même temps mêler les plus utiles vérités, les plus saines leçons à l'éloge des heureux choisis au milieu de la foule des aspirants.

Enfin, ce qui complète la fête, c'est la distribution des récompenses, qui a lieu au milieu des félicitations et des acclamations de la noble assemblée.

Cette année, M. Victor de Laprade, poète renommé, Académicien depuis l'année dernière, devait prononcer le discours sur les prix de vertus. Il a été digne de la séance, et à la hauteur de sa réputation. Il a su trouver de nobles accents pour justifier le choix que M. de Montyon avait fait, en prenant l'Académie comme juge de la distribution de ces nobles récompenses ; et, dans un style pur et touchant, il a exposé les mérites des différents concurrents qui avaient été couronnés.

“ Le soin de veiller à la pureté du langage, a dit M. de Laprade, implique un égal souci de la sagesse et de la moralité des pensées. Ceux qui doivent écrire le dictionnaire d'une nation, doivent connaître aussi l'histoire des âmes ; depuis l'antiquité jusqu'à nous, l'art de bien dire n'est si haut prisé, que pour l'intime union qu'on lui suppose avec la volonté de bien faire.

“ M. de Montyon, a-t-il ajouté, n'a pas rêvé de grandeur pour l'homme en dehors de la vertu, et il a voulu associer aux mêmes honneurs les bonnes actions et les bons écrits. La vertu est d'un heureux voisinage pour le talent ; les couronnes données au dévouement, au courage, à la charité, apportent aux beaux livres un gage de pureté, d'élévation et de noblesse.

“ De plus, a-t-il dit encore, l'Académie est peut être plus aimée et plus connue, par les prix qu'elle accorde aux humbles vertus, que par ses autres œuvres quelque célèbres qu'elles soient.

“ Souvent une couronne arrive dans quelque hameau éloigné, dans quelque faubourg de nos villes où les écrits les plus illustres n'ont pas pénétré, et le peuple s'habitue à mêler une idée de gloire à l'idée du bien, plus encore qu'à l'idée du génie et du talent.

“ Cette attribution pour l'Académie a une heureuse influence sur elle. Elle se laissera moins séduire par le prestige du talent et de l'art, et l'habitude de couronner de bonnes actions nous rend justement sévères pour les livres qui ne renferment pas de bons conseils.”

Ces paroles étaient destinées à rappeler la noble démarche de l'Institut qui, dans l'année actuelle, a refusé de couronner les œuvres immorales de George-Sand, quelque soit le talent et le mérite de l'auteur. Elles ont été vivement applaudies, et l'assemblée par son témoignage unanime, a semblé vouloir s'associer à la louable manifestation de l'Institut. M. le curé de Luzarches, petite ville de 1400 âmes, a été proclamé le premier, sur la liste des récompenses, pour tous les services qu'il a rendus depuis près de 20 ans dans sa paroisse.

M. de Laprade a fait ressortir admirablement cette belle existence, et ce qui touchait le plus l'assemblée, dans cette circonstance, c'est que chacun pouvait rendre le témoignage, que les vertus louées dans ce bon prêtre, le dévouement, l'abnégation, la pauvreté pratiqués par ce bon curé de campagne, sont les vertus que l'on rencontre tous les jours dans le clergé de France, et, nous le pensons, dans tout le clergé catholique.

L'abbé Soret, curé de Luzarches, sorti de sa famille pour se donner au bien des âmes, s'est condamné à vivre entièrement de la vie du pauvre, pour consacrer son patrimoine et le fruit de son travail à secourir et surtout à prévenir toutes sortes de misères.

Dans sa petite localité, presque sans ressources, aidé des prières de quelques bonnes âmes, ne trouvant que peu d'encouragement dans les dispositions ou les moyens de ceux qui l'environnaient, il a commencé par établir une *salle d'usage*, pour les plus jeunes enfants ; ensuite voyant qu'au sortir des écoles communales, les enfants restaient abandonnés à mille dangers, soit pendant les récréations, soit pendant le temps d'apprentissage, le bon curé s'est occupé de l'œuvre si utile de la préservation de la jeunesse et de l'adolescence.

Qu'a-t-il fait ? il a fondé un ouvroir pour le premier âge et comme complément de l'école communale, ouvroir où les enfants sortis de l'école pouvaient aller faire leur apprentissage, loin des dérangements et des dangers de la vie des ateliers ; ouvroir enfin où les plus jeunes même des enfants pouvaient aller passer utilement et agréablement le temps de récréation, que l'Institut laisse libre entre le temps des leçons.

Après avoir fondé ses deux ouvroirs, l'un pour les garçons l'autre pour les jeunes filles, le bon curé, bien

qu'obéré après ces fondations et obligé de les entretenir, songea à d'autres maux et à d'autres besoins, et il voulut y subvenir; il fonda un orphélinat pour les jeunes filles, et en moins de dix ans, il l'avait assez bien établi pour qu'il pût contenir cinquante-six orphelines.

An milieu de ces œuvres, le bon curé voit chaque jour de nouvelles occasions d'exercer son zèle et sa charité; son patrimoine y a passé presque entièrement, mais il tâche de subvenir à tout et, grâce à lui, la ville de Luzarches montre le spectacle admirable d'une petite paroisse se subvenant à elle-même, soutenant ses pauvres, ses malades, et abondamment pourvue de ces œuvres de zèle et de prévision qui peuvent faire tant de bien, conserver tant d'âmes, prévenir tant de dangers, de dégradations et de malheurs.

Le récit de ces merveilles que l'Académie française a entendu à cette dernière séance, était suivi de l'exposé d'actes de dévouement qui montrent quel riche fonds de générosité et de courage existe dans ce pays où le Catholicisme a de si profondes racines, et où même depuis les perturbations de plusieurs révolutions, il reprend d'années en années une domination et une influence plus grandes sur les âmes.

Or, ce que M. le Président de l'Académie signalait, en termes si nobles et si dignes, se rencontre partout où la religion exerce sa mission sainte. Que d'actes semblables n'y aurait-il pas à signaler en France, dans l'Europe catholique, dans le monde entier? L'Académie n'en peut proclamer et récompenser que quelques-uns; le culte et la reconnaissance des populations peuvent en acclamer bien d'autres, tout aussi grands et aussi louables. En combien de localités, voit-on de même le prêtre, sorti du monde pour se donner à Dieu, subvenant à chaque misère et à chaque besoin, ouvrant des asiles à l'enfance, entourant la jeunesse de soins, la préservant contre les dangers de la vie, soulageant les misères, consolant les infortunes, créant des refuges pour chaque âge, accueillant l'orphelin, le pauvre, le malade, l'infirme, le vieillard, et cela dans les pays anciens, comme dans les contrées les plus nouvelles; ce dont le Canada en particulier nous offre de si nombreux et de si merveilleux exemples.

On a parlé dernièrement dans cette *Revue* des œuvres fondées récemment au diocèse de Québec et de Montréal, ne terminons pas sans signaler la charité et le dévouement du R. Messire Charland, curé de la paroisse de Beauharnois qui, après avoir subvenu si largement, aux besoins spirituels et moraux de la jeunesse qui l'entoure, par deux établissements considérables, tenus par les Frères des écoles-chrétiennes et les Sœurs de Longueuil, vient de donner une maison magnifique aux Sœurs Grises de l'hôpital-général de Montréal, où elles trouveront l'occasion d'exercer leur zèle et leur charité avec le concours et le soutien du vénérable et généreux pasteur de cette heureuse paroisse.

Les principes religieux répandent à pleines mains les bonnes œuvres; les principes impies et révolutionnaires entassent ruines sur ruines, partout où ils exercent leur domination.

Nous en avons, en ce moment, un triste exemple, par ce qui se passe dans le malheureux royaume de Naples.

Un régime de fer et de sang pèse sur cette contrée, depuis que la révolution y est entrée. Un journal de Florence, qui a suffisamment les moyens d'être bien informé, fait un relevé des atrocités qui y ont été commises en quelques mois, c'est à faire frissonner d'indignation et d'horreur.

On a déclaré que l'on donnerait à ce peuple, le régime qu'il choisirait librement lui-même, mais il ne veut pas accepter celui qui lui a été imposé de vive force, et dès lors le massacre a commencé contre les opposants.

Est-ce bien là la liberté que la révolution peut donner à ceux qui se confient en ses promesses?

Depuis que le régime libéral est inauguré, il a fait autant de victimes en quelques mois que l'on avait jamais eu à en reprocher aux plus affreux tyrans.

Parmi les opposants, pris les armes à la main, ou arrêtés comme suspects, on compte maintenant 9,000 victimes fusillées; 10,000 blessés, 16,000 prisonniers, sans compter près de 80 prêtres et religieux, 60 femmes, 50 enfants inoffensifs massacrés; près de mille demeures ont été la proie des flammes, 12 églises ruinées, cinq villes ont été rasées complètement: des milliers de citoyens, qui n'ont jamais manifesté le moindre acte d'opposition, ont maintenant sans demeure et sans aide.

Et loin que l'on puisse croire ces détails exagérés; il est certain avec ce régime de terreur que la plupart des exécutions sont tenues dans le secret.

M. de Ricasoli, dans sa circulaire, prétend que les soulèvements n'ont pas de cause politique, que les soldats piémontais n'ont affaire qu'à la plus vile portion de la population; qu'il s'agit seulement de brigands et de voleurs de grand chemin; mais comme le remarque très-bien la *Revue Contemporaine*, si le nombre des scélérats est si grand dans ce pays qu'il faille plus de 60,000 soldats pour les contenir, ce qui ne peut même s'accomplir avec de si affreuses exécutions, on ne comprend pas le goût que le gouvernement de Turin peut avoir de régner sur une pareille contrée.

Le gouvernement français a formellement démenti la circulaire de M. de Ricasoli en ce qui regarde le gouvernement du Souverain Pontife, et a flétri le ministre piémontais comme un faussaire et un calomniateur; il n'est pas difficile de juger que M. Ricasoli n'est pas plus vrai dans ses allégations contre la population du royaume de Naples.

Il n'y a pas de brigandage à reprimer, ni de brigands à combattre, il y a une immense population qui ne veut pas d'un joug qu'elle regarde comme tyrannique; et qui

est ainsi contraire à ses mœurs, à sa foi, à ses aspirations et à ses sentiments qu'il est étranger à son sol.

D'ailleurs quels sont les brigands ? ceux sans doute qui tuent, brûlent, massacrent, ruinent et saccagent un pays qui ne veut pas d'eux, et non pas ceux qui se sont levés unanimement pour défendre leur foi et leurs penates, *pro aris et focis*.

Turin et Naples étaient séparés déjà par mille obstacles et mille difficultés, dont les piémontais n'ont pas voulu tenir compte dans leur ambition d'occuper l'Italie tout entière, dans le rêve de l'unité ; maintenant les massacres, les ruines, le feu et la flamme ont creusé un abîme entre ces deux peuples que rien ne semble jamais pouvoir combler. Raisonner autrement, c'est ne pas connaître les populations méridionales et la force du ressentiment qui fait bondir ces cœurs de feu.

Essai sur l'Excellence des Mathématiques,

Par M. DESIRÉ Y. G. GIROUARD, Membre du Cercle Littéraire et alors Étudiant en Droit.

(Séance au Cabinet de Lecture, 17 Février 1858.)

(Suite.)

Bossuet lui-même, rendant compte au pape Innocent XI, de l'éducation du Dauphin, avoue que les mathématiques sont les sciences qui apprennent le mieux à raisonner. "*Mathematicas disciplinas, argumentandi magistras, ab optimo doctore recepit.*" Cet aveu de Bossuet est remarquable, car on sait qu'il n'était pas personnellement mathématicien, comme semble l'insinuer ses propres paroles "*ab optimo doctore recepit.*"

La solution des problèmes offre aussi à l'intelligence des avantages précieux. "Elle donne à l'esprit, dit M. Pinault, une certaine sagacité et une certaine activité pour inventer, qu'il exerce ensuite dans ses autres recherches." Nous ajouterons, qu'elle lui donne de l'attention. Souvent c'est par légèreté que nous portons des jugements faux. Rien donc n'est plus important que de nous corriger d'un défaut si funeste et malheureusement trop commun. Or, la solution des problèmes est le meilleur remède que l'on puisse y apporter. Celui qui porterait dans ce travail l'inattention ordinaire serait arrêté tout court. "Il faudrait, dit encore l'abbé Bordes, qu'il convînt, malgré lui, de son étourderie ; et cette leçon, donnée plusieurs fois à son amour propre, finirait par le rendre plus sage et moins prompt à prononcer sur ce qu'il ne connaît pas."

Dans tous les temps, les hommes ont bien senti cette importance de l'étude des mathématiques. Aussi trouvons-nous l'origine de ces sciences près du berceau du genre humain. La construction de la Tour de Babel, les murs de Nemrod et les Observations Astronomiques des Chaldéens et des Phéniciens sont là pour le prouver. Les Grecs en avaient conçu une si haute idée, qu'ils les appelaient par excellence "*les Sciences*," et ils prétendaient qu'elles étaient un présent des dieux. De là ils consacèrent le mot "*Théorème*" (de *Theos*, Dieu ; et de *Rhéô*, couler,) pour désigner les propositions de la géométrie. Les plus grands Philosophes grecs sont aussi les plus anciens mathématiciens, dont l'histoire nous ait conservé les noms et les ouvrages ; et sous ce rapport, comme sous tant d'autres, la Grèce mérite d'être placée à la tête de toutes les nations civilisées de l'antiquité.

Thalès par la *Prédiction des éclipses* et le théorème de la *Similitude des triangles* ; Pythagore, par la découverte de la fameuse propriété du *Carré de l'hypoténuse* ; Archimède, en déterminant le *Rapport du diamètre à la circonférence* ; Platon, par son traité des *Sections Coniques*, plus tard heureusement fécondé par le génie de Képler, à qui elles ont donné le secret du *système véritable du monde*, réunissent presque toutes les vérités géométriques qui forment aujourd'hui les éléments de la

science. Depuis ces grands génies jusqu'au XVIIe siècle, quoique le domaine des Mathématiques n'ait été enrichi d'aucune découverte importante, cependant le flambeau en fut toujours entretenu. A cette époque malheureuse où l'Orient et l'Égypte furent engloutis par le flot des Barbares, qui dispersèrent les savants, détruisirent les bibliothèques ; où la chaîne des connaissances humaines faillit être brisée, à cette époque même, les Arabes se chargèrent de combler l'abîme qui menaçait les sciences, les arts et la civilisation de quinze siècles. Ils donnent à la *Trigonométrie* sa forme actuelle, inventent le *Système Décimal* de numération, le *Calcul algébrique*, etc.

Le mouvement mathématique est donné. La voie aux découvertes nouvelles est préparée. On voit bientôt paraître ces grands génies des temps modernes : Viète, l'inventeur de l'*Analyse Algébrique* ; Galilée, le père de la *Mécanique* et de la *Physique* actuelle ; Copernic et Képler qui, donnent les *Lois des mouvements célestes* ; Descartes, géomètre, philosophe, le fondateur de la *Géométrie analytique* ; Huygens, qui ouvre à Newton la route à la *Gravitation universelle* ; Newton dont le nom seul suffit pour immortaliser son époque ; Leibnitz, qui commence le *Calcul Infinitésimal*, tous génies qui illustrèrent le XVIIe siècle, et l'ont placé au premier rang dans l'histoire des mathématiques. Dans le siècle suivant, et principalement dans le nôtre, où toutes les idées et toutes les recherches sont tournées vers les améliorations matérielles, toutes les vérités *abstraites* des mathématiques ont reçu leurs applications dont nous aurons occasion de parler plus loin. Quelle importance ne s'attache pas aujourd'hui à l'étude de ces sciences ? N'est-elle pas la perfectionnement d'une éducation bien faite ? Au-si a-t-elle pris une large part dans l'enseignement des collèges et de beaucoup d'écoles ; et nous devons savoir gré à ce jeune compatriote, distingué par ses talents, M. Hector Leher, qui nous annonce l'ouverture d'un nouveau Cours de mathématiques.

Honneur à son dévouement, et succès à son œuvre.

L'importance de l'étude de ces sciences est aujourd'hui si réelle et si grande, qu'il semble à l'abbé Bordes, que l'on ne peut demeurer étranger à ces sortes de connaissances sans être au-dessous de son siècle.

Un correspondant des *Ecoles catholiques*, a admirablement bien développé cette considération dans un article sur l'utilité des sciences, dont on me permettra de faire un extrait. "L'étude des sciences, parmi lesquelles il ne faut pas oublier de ranger les Mathématiques est, dit-il, pour ceux-mêmes dont la profession future en doit être indépendante, un complément nécessaire des études classiques ; en quoi il ne faut pas envisager seulement un usage, une idée, sans autre fondement que le caprice de la mode, mais une utilité réelle dont il est aisé de se rendre compte. C'est d'abord un élément puissant dans la culture de l'intelligence... Les idées se multiplient et la raison se perfectionne, par la communication avec la nature, comme aussi avec le monde abstrait des nécessités mathématiques, dont le monde réel exécute les lois."

De ces considérations bien belles et bien justes, l'Auteur passe à des raisons d'un autre genre, qui trouveraient bien leur place dans la seconde partie de cette lecture, mais qu'il n'est pas hors de propos de placer ici à la suite des premières.

"L'utilité de l'étude des sciences, continue-t-il, se manifeste sous un second rapport dans les relations les plus ordinaires de la société. En effet, les sciences étant la base de plusieurs professions et d'une foule de créations industrielles qui tiennent une large place dans notre état social, il en faut comprendre les principes sous peine de rester étranger aux habitudes et au langage de la moitié du monde. Combien de conversations roulent sur ces matières avec lesquelles notre société tend à s'identifier de plus en plus ! Avec beaucoup de grec et de latin, avec beaucoup de connaissances historiques et un bagage respectable de notions sur la Philosophie, l'éloquence et la littérature, un jeune homme, dépourvu d'une dose passable de connaissances scientifiques, jouera souvent le rôle d'un sourd ou d'un niais, parcequ'il n'entendra pas et ne saura pas parler la langue de notre époque." Ainsi parlait, il y a une vingtaine d'années, en 1838, un savant Professeur au collège Stanislas, M. Desdouts, dont l'opinion doit être d'autant

plus forte qu'elle est moins suspecte, car quoique, dans ces lignes, il fasse l'éloge des Mathématiques en faisant celui des sciences dont elles sont la base, ailleurs il ne flatte pas trop les mathématiciens.

« Cependant il s'est rencontré, qui le croirait ! des hommes qui ont osé affirmer que les Mathématiques pervertissent l'esprit et le cœur de l'homme, le mènent à l'athéisme et au crime.

« Quoi ! les Mathématiques pervertissent l'esprit, conduisent à l'athéisme ! Ce serait donc en s'apprenant à raisonner bien, que l'on arriverait au plus absurde de tous les systèmes, à la plus insensée de toutes les doctrines ! N'est-ce pas une contradiction manifeste, une contradiction même dans les termes ?

« Descartes, Leibnitz, Pascal, n'étaient ni athées, ni pyrrhoniens, et cependant ils étaient mathématiciens. De ce qu'il y a eu et de ce qu'il y a encore des géomètres incrédules, s'ensuit-il que la géométrie mène à l'incrédulité ? S'il en était ainsi, il faudrait rejeter toutes les sciences humaines, car chacune d'elles compte, parmi ceux qui s'y sont livrés, des impies et des incrédules. Newton, dit l'Abbé Bordes, avait trouvé dans l'*Apocalypse* que le pape était l'ante-christ ; soutiendra-t-on que ce sont les Mathématiques qui l'ont conduit à cette réverie ? Non, ce n'est pas dans l'esprit de l'homme qu'il faut aller chercher la cause des ses erreurs, mais dans son cœur, suivant ces paroles pleines de vérité d'un moraliste du jour ; « L'esprit de l'homme serait toujours juste si son cœur était toujours libre. »

On a dit encore que les Mathématiques désenchantent de la nature, rendaient l'esprit insensible aux charmes et aux beautés des ouvrages d'imagination, étranger aux autres connaissances.

Ce dernier reproche n'est pas moins absurde que le premier. Tout l'art d'écrire, en effet, se résume à l'art de penser, car a dit Boileau :

« Ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement,
« Et les mots pour le dire arrivent aisément. »

Or, quel est le résultat de l'étude des Mathématiques, si ce n'est de faire contracter l'habitude de bien penser et de bien raisonner ? On ne peut donc pas supposer que ces sciences soient inconciliables avec la littérature et les Arts.

Soutiendra-t-on que les Mathématiques sont telles que les personnes qui s'y livrent n'ont plus de goût que pour leur étude ?

Certes, dit Becquerel, si un homme absorbe toutes ses facultés dans une seule étude *quelle qu'elle soit*, il les annule pour tout le reste ; mais cela ne prouve pas que la culture des Mathématiques soit par elle-même incompatible avec le goût de la littérature et même avec le sentiment des arts. C'est ainsi que les heureux résultats que nous avons déduits de l'étude des Mathématiques pures demeurent incontestables. Ne doivent-ils donc pas être recherchés de tout le monde, et surtout de ceux que leur profession oblige de se servir souvent du raisonnement, comme sont les prédicateurs et les avocats.

Ne disons pas cependant qu'on doive faire de ces sciences l'objet principal de nos occupations ; car, comme l'observe l'un des plus grands philosophes de notre époque, M. Graty, les mathématiques seules ruinent l'esprit. C'est encore la remarque de la *Logique de Port-Royal* : Les hommes, dit-elle, ne sont pas nés pour employer leur temps à mesurer des lignes, à examiner le rapport des angles, à considérer les divers mouvements de la matière. Leur esprit est trop grand, leur vie trop courte et leur temps trop précieux pour l'occuper à de si petits sujets. Mais ils sont obligés d'être justes, équitables, judicieux dans tous leurs discours, dans toutes leurs actions, et dans toutes les affaires qu'ils manient, et c'est à quoi ils doivent particulièrement s'exercer à se former.

« Or, la capacité de l'esprit s'étend par l'accoutumance, et c'est à quoi servent principalement les Mathématiques, car elles donnent une certaine étendue à l'esprit, elles l'exercent à s'appliquer d'avantage et à se tenir plus ferme dans ce qu'il connaît. »

Il serait donc déraisonnable de consacrer tous ses moments à l'étude de ces sciences. Il est utile, sans doute, important et même nécessaire de s'y livrer avec zèle, mais que ce soit dans de justes limites, comme le veut l'illustre auteur de la *Logique* de

Port-Royal, Nicole, « afin de contracter cette habitude de raisonner juste et d'une manière précise ; » « afin d'acquérir cette activité d'esprit, pour concevoir et inventer, » dont parle M. Pinault ; « cette attention nécessaire » recommandé par l'abbé Bordes ; enfin « cette cohérence et cet ordre d'idées, » si justement vantée par le Docteur Whewel, pour être juste, équitable, judicieux en toute circonstance : qualités si précieuses pour tout le monde, mais surtout indispensables au prêtre, à l'avocat et à l'homme d'Etat.

(A Continuer.)

Trois déménagements valent un incendie.

C'est le célèbre Franklin qui a fait le compte ; et je vous répons qu'il savait calculer celui-là ! Simple ouvrier, il fit fortune par ses habitudes d'ordre et par son économie ; et comme il n'était pas égoïste, il a voulu enseigner aux autres à suivre la même route que lui : croyons-en donc à la parole de Franklin et répétons souvent avec lui :

Trois déménagements valent un incendie.

Or, à ce compte, que d'incendies chez les ouvriers, chez les pauvres, chez certains journaliers de ville et de campagne ! Quelle destruction de meubles, quelles pertes d'argent ! c'est à faire trembler, et on n'y pense pas.

Je sais bien que tout le monde n'est pas libre de ne pas déménager. Lorsque, par exemple, on a loué en été, ou en automne, un logement qui paraît fort salubre, et qui vous inonde ensuite en hiver d'une gouttière, mieux ne vaut-il pas déguerpir que gagner des rhumatismes et autres maladies ? Je sais encore que souvent on voudrait bien rester, mais que le propriétaire n'en a pas la même envie, sous le *frivole* prétexte qu'on ne le paie pas, et qu'il ne peut vivre de l'air du temps. Mais en faisant la part de tout cela, que de gens changent pour changer ! tantôt parce qu'ils ont trop chaud ; tantôt parce qu'ils ont trop froid ; tantôt parce qu'ils sont trop haut et trop près du ciel ; tantôt parce que les voisins leur déplaisent ; ou bien parce qu'on fait trop de bruit dans la maison ; ou bien encore parce qu'on y est trop loin du monde. Bref, je renonce à énumérer tous les mille et un prétextes, ce serait à n'en pas finir. Cependant, chers lecteurs, retenez-le bien : avant de déménager, réfléchissez-y à deux fois, je serais tenté de dire à dix, et vous verrez que :

Souvent une bien minime dépense vous garantirait du froid ou du chaud ; ici, ce serait une lente à boucher, là un petit trou à calfeutrer, une petite pièce à poser à une fenêtre qui s'entrebaille, ou un petit rideau à mettre pour garantir du soleil ; et le tout pour quelques sous. D'autres fois, quelques coups de balai ou de torchon égayeraient cette chambre toute triste de saleté ; un petit pot de fleurs acheverait d'en faire les frais, et avec ces petits riens, on resterait longtemps paisible et sans déménager.

De plus, chers lecteurs, n'est-il pas vrai que si on avait la langue moins longue, on trouverait ses voisins moins désagréables, et qu'on vivrait en paix avec eux ? Mais un déménagement ! y avez-vous bien pensé ? D'abord, que de meubles cassés qu'il faut recoller, raccommoder ensuite et quelquefois jeter dans la rue ! Que de vieux rideaux déchirés et mis tout-à-fait hors d'usage et qui auraient duré encore des années entières si on les avait laissés en place ! que d'assiettes, de tasses ou de jolis miroirs entièrement cassés ! en un mot, que de choses brisées, perdues ! et par suite que de choses nou-

velles à acheter ! chaque jour, ce sont de nouvelles doléances. Puis, le charretier demande, comme de raison, à être payé.

Enfin que de temps perdu pour chercher un nouveau logement, pour emballer et transporter ses effets, pour préparer le nouveau local, pour s'y orienter, mettre chaque chose à sa place, faire ou renouveler connaissance avec ses nouveaux voisins.

Cependant tout n'est pas fini, sans parler du bréda indispensable, que de clous à placer par-ci par-là ; c'est une porte qui ferme mal, c'est une fenêtre qui va de travers ! c'est une vitre à moitié cassée qui tombe tout-à-fait ; et la tapisserie, n'en parlons pas, puisque c'est la mode : et puis, les pratiques, les maîtres que l'on mécontente, la réputation d'homme changeant, de femme quinquante que l'on se fait, c'est à n'en pas finir. Que serait-ce si une bonne averse venait à surprendre les démenageurs en route !!

Je reviens donc à mon dire : *Trois déménagements valent un incendie*. Qu'on s'en pénétre bien et l'on changera moins souvent ; et tout y gagnera, la charité, la réputation et la bourse.

— Nous accusons réception de l'*Annuaire de l'Université Laval pour l'année académique 1861-62*. C'est avec beaucoup de plaisir que nous l'avons parcouru. Sur cet Annuaire figurent 47 Professeurs ou Maîtres et 650 Elèves, c'est-à-dire environ 700 personnes !

— Nos remerciements à qui de droit pour le Rapport sur les progrès des travaux de colonisation, 1860.

— La Retraite pastorale du diocèse de St. Hyacinthe s'est terminée le 10 septembre ; c'est le R. P. Aubert qui l'a prêchée.

Le R. Messire Fabre, chanoine, a prêché celle de Messieurs les vicaires du diocèse de Montréal. Elle s'est terminée le même jour à l'évêché.

NÉCROLOGIE.— L'honorable Ross Cuthbert, né l'année de la déclaration de l'Indépendance des Etats-Unis et qui épousa la fille du célèbre Docteur Rush, l'un des signataires de l'Indépendance, est mort, le 23 août dernier, à l'âge de 85 ans, au manoir seigneurial de Lanoraie, au moment où l'Union Américaine est si fortement frappée au cœur.

BIBLIOGRAPHIE.

COLLECTION JULES TARDIEU.

Volumes grand in-18, papier velin à 25 centins.

Pour une Epingle, légende par J. T. de St. Germain, Sme. édition, avec vignette. Sous ce titre si modeste et quasi enfantin, ressort une forte et saine morale, cachée sous un style simple, entraînant, qui vous saisit le cœur, s'en rend maître, et vous porte à l'admiration ; j'allais dire à verser des larmes. Cependant, le héros de *l'Epingle* n'est qu'une *Epingle* !... mais d'une petite étincelle ne jaillit-il pas quelquefois de grands incendies. Ainsi en est-il de cette charmante légende. La cause est presque *rien* mais les conséquences sont grandes. Un jeune homme fait application pour obtenir une place chez un riche négociant. Ses services sont refusés. Il se retire le cœur tout contristé par ce refus qui déjoue toutes ses espérances, traverse lentement la cour, les yeux fixés sur le sol ; mais à peine est-il à quelques pas de la porte qu'il aperçoit une Epingle, il se baisse, la ramasse et se prépare à conti-

nuer sa route, lorsqu'une voix... le... mais achetez *Pour une Epingle* et vous verrez le reste, ou ne saurait mieux dire ni donner un meilleur conseil.

Passons maintenant à *L'Art d'être malheureux*, légende du même auteur 1^{re} édition. Le titre quelque peu paradoxal de cette légende, provoque tout d'abord la curiosité, mais poursuivez et plus vous poursuivrez, et plus vous trouverez les plus grandes pensées philosophiques unies aux plus profonds enseignements religieux, aux plus hautes vérités morales. En deux mots : voici l'idée et le but du livre—Nous sommes sur la terre—un lieu d'exil—pour y souffrir bien des maux en attendant une vie meilleure qui n'aura point de fin. Eh ! bien, c'est l'art de souffrir avec résignation avec vertu et avec courage, que nous enseignons avec douceur et conviction Mr. J. T. de St. Germain, par la bouche éloquent de l'Abbé Paul. J'ai hâte de vous parler de *Mignon*, autre légende du même auteur qui en est à sa 2^e édition—Aussi, rien de surprenant, *l'Egoïsme* et *l'Amour* est son épigraphe ; c-à-d la mort et la vie.—Certes, voilà un thème fécond. C'est du combat, de la lutte de ces deux éléments éternellement opposés, que jaillit une légende touchante, qui peut dès à présent passer pour sœur de la *Légende de l'Epingle*.... *Mignon* est vraiment mignonne et bizarre. Commencé avec un sourire, ce livre s'achève avec une larme. Le succès de *l'Epingle* veut un pendant : la douce et poétique *Mignon* le lui donnera... ayez ! ayez ! ayez ! au plus vite ce bijou littéraire !—Mr. J. T. de St. Germain est inépuisable, le voilà avec une nouvelle légende : *La Vieillesse*, salut donc à la vieillesse ! et ce n'est pas sans raison, car peu de livres offrent dans l'étroit espace de 238 pages in-18, tant de délicatesse dans les sentiments tant de goût dans les appréciations, tant de charme et de naïveté dans le style. Tout y est disposé de manière à faire lire deux fois, sinon cent fois la même page. Il suffirait, peut-être, de dire que c'est l'histoire d'une vigilante jeune fille du doux nom de Pholoë... Un conseil, s'il vous plaît. Voici venir l'Hiver avec son sombre cortège, et ses longues veillées. Eh ! bien, voici aussi venir une petite *Vieillesse* pour vous les faire passer moins sombrement plus utilement et plus agréablement. Croyez-nous, ce ne sera pas le rayon le moins brillant de votre bibliothèque, que celui où sera placé la *Vieillesse*.

Déjà ! oui, malheureusement déjà ! Voici la dernière de cette pléiade de petits chefs-d'œuvre de M. J. T. de St. Germain ; mais la dernière ne cède en rien aux premières. *Lady Clare*, (tel est le titre de la légende) depuis la page 1 jusqu'à la page 209, tient toujours son lecteur dans un atmosphère, parfois de gaieté, parfois de peine ; parfois d'espérance, parfois de crainte, et parfois même d'un je ne sais quoi d'ineffable. On pense alternativement à l'Héroïne *Lady Clare* au Héros *Ronald*. On les suit, on leur parle, on goûte leur bonheur, on partage leurs peines. En un mot, on se surprend quelque fois à lire deux fois la même chose et on est encore tenté de le relire... Enfin arrive la *Fin*. Ah ! c'est bien ici le moment de s'écrier : Déjà ! ! !... mais on se console en disant à *Lady Clare* : *à demain !*

Ces différentes légendes se trouvent à la Librairie J. B. Rolland & Fils, 8 Rue St. Vincent.